

**22<sup>ème</sup> dimanche ordinaire C**  
**Lc 14, 1a. 7-14**  
***A propos d'un certain repas***

Aujourd'hui Jésus est invité à prendre son repas, un jour de shabbat, chez un des chefs des pharisiens. Et observant le comportement de ceux qui y sont présents, il donne un double enseignement : le premier, à l'égard des invités qui se bousculent pour la première place, le second sur le choix de ses invités à l'égard de celui qui invite. Mais là où on pourrait réduire cet enseignement à une simple leçon de morale, c'est à une profonde remise en cause de la société religieuse de son époque que Jésus se livre, et c'est par là que son message reste pour nous d'une profonde actualité. En effet, avez-vous prêté attention à deux petits détails du récit qui nous révèle que Jésus se situe d'emblée à un autre niveau que celui du déroulement d'un simple repas sabbatique. Premier détail : pour reprendre les invités sur leur comportement, « *il leur dit une parabole* » ; second détail, dans cette parabole, Jésus ne les renvoie pas un simple repas mais à des noces ! Or, le principe d'une parabole est de partir de l'observation d'une réalité de ce Monde d'En Bas pour nous faire découvrir à quelle réalité du Monde d'En Haut cette réalité du Monde d'En Bas nous renvoie. Jésus n'a fait que cela pendant tout son enseignement : parler en paraboles. Comme le fait remarquer l'évangéliste saint Marc : « *Jésus leur parlait en paraboles et sans parabole, il ne leur parlait pas* » (Mc 4, 33-34). Et, visiblement, pour Jésus, ce repas sabbatique auquel il est invité est la figure des noces éternelles de Dieu avec l'humanité, et le comportement des invités et de celui qui invite à ce repas sabbatique, le comportement que ne doivent pas adopter les invités à ces noces éternelles.

En ce qui concerne le comportement des invités, le fait que ce repas soit offert par un chef de pharisiens et que les invités se disputent les premières places montre à l'évidence qu'il ne s'agit pas d'un simple repas familial mais d'un repas de notables, de gens « bien » sous tout rapport, rien que du « beau monde ». Et tous ont de bonnes raisons de faire valoir ce qu'ils sont devenus : les pharisiens dont toute l'ambition était d'être ceux qui pratiquaient la Tôrah dans toute sa rigueur, se disputant le palmarès du meilleur observateur et remplis de mépris pour ces moins-que-rien qui ne respectaient pas la Tôrah dans ses moindres détails ; les docteurs de la Loi qui se disputaient le titre du meilleur interprète de la Tôrah, de la meilleure école rabbinique et du plus grand nombre d'élèves ; des gens riches qui avaient réussi leur vie, dans le négoce ou l'exploitation de leur domaine, bénis par Dieu, puisque dans la mentalité juive, la richesse était une bénédiction de Dieu. Sans compter que certains pouvaient appartenir aux trois catégories à la fois. Que de bonnes raisons donc de se faire valoir aux yeux des autres !

Nous sommes en présence de ce que les Pères du désert, les grands psychanalystes de l'âme humaine, considéraient comme la septième pensée passionnée, suscitée dans l'inconscient de l'homme par les esprits mauvais, et qu'ils appelaient en grec la cénodoxie, qu'on peut traduire en français par « vaine gloire ». Cette vaine gloire, qui nous atteint tous un jour ou l'autre et qui peut faire sourire, n'est pas aussi anodine qu'elle paraît à nos yeux, car elle est la porte qui ouvre sur la huitième pensée passionnée, l'orgueil, la pire de toutes, puisqu'elle amène l'homme à vouloir se passer carrément de Dieu et à prendre sa place. Déjà, la vaine gloire est un rapt, un vol, exercé par l'homme sur les dons de Dieu. Elle consiste à s'attribuer le mérite de ce qui n'est qu'un don de Dieu. Tout ce que l'homme veut s'attribuer : la vie, la santé, le corps, l'âme, l'esprit, la beauté, l'intelligence, la réussite, viennent de Dieu et n'appartiennent qu'à lui. Nous n'existons que par Dieu et rien de ce que nous croyons

posséder ne nous appartient. Nous ne sommes que les gérants des dons de Dieu et même le fait de bien gérer ces dons nous le recevons de Dieu. Rien de plus stupide, par exemple, que d'entendre certaines personnes affirmer : « mon corps m'appartient ! ». D'abord, parce que le corps n'est pas une chose qu'on possède mais une chose qu'on est ; ensuite, parce que notre corps est un don de Dieu et n'appartient qu'à lui.

Si le pharisaïsme prédisposait ses adeptes à la vaine gloire, comme aussi d'ailleurs la recherche de la perfection chez les moines et les religieux, aucune place pour elle dans un christianisme bien vécu, car comme nous l'enseigne l'apôtre Paul : « *Qu'as-tu que tu n'aies reçu, et si tu l'as reçu, pourquoi te glorifier comme si tu ne l'avais pas reçu ?* » (1 Co 4, 7). Soyons donc attentifs « *à rendre à Dieu ce qui est à Dieu* » (Mt 22, 21) en lui rendant grâce pour ses dons en toutes circonstances. C'est en cela que réside la véritable humilité, et non pas à s'abaisser en se dévalorisant. Et cherchons à faire valoir ces dons plutôt que de nous en faire valoir ! En effet, combien d'entre nous sont tentés de s'accrocher au petit pouvoir ou au prestige que leur confère un certain charisme donné par Dieu, au risque de mépriser, voire d'écraser les autres ? Faisons nôtre cette parole que Jésus veut entendre de nos bouches : « *Nous sommes des serviteurs inutiles ; nous n'avons fait que notre devoir* » (Lc 17, 10).

En ce qui concerne le comportement du chef des pharisiens qui a organisé le repas, il n'est pas dit explicitement que Jésus lui parle en parabole. Mais après que Jésus a parlé, dans la suite de cet extrait d'évangile que nous venons d'entendre et qui n'a pas été retenue pour aujourd'hui dans le découpage liturgique, un des invités fait cette réflexion : « *Heureux celui qui participera au repas dans le royaume de Dieu !* » (Lc 14, 15), montrant ainsi que les interlocuteurs de Jésus ont bien compris qu'il parle d'un autre repas que celui auquel ils participent. Et pourquoi Jésus ne conseille-t-il pas tout simplement d'inviter des pauvres mais d'y ajouter aussi des infirmes : « *des estropiés, des boiteux, des aveugles* » (Lc 14, 13 et 21) ? Parce que, dans la mentalité juive de l'époque, et spécialement dans celle des pharisiens, la pauvreté et l'infirmité étaient considérées comme la conséquence de péchés commis, personnels ou hérités. Rappelez-vous la question posée par ses disciples à Jésus à propos d'un aveugle-né : « *Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ?* » (Jn 9, 2). C'est pourquoi, dans un texte de Qumrân, il est affirmé que ces infirmes étaient exclus du combat eschatologique et du banquet qui le suivrait. On comprend que les pharisiens se refusaient à fréquenter ces gens-là de peur d'être souillés à leur contact. C'est donc à une véritable révolution des mentalités que Jésus invite ces pharisiens, Par essence, le pharisaïsme, - qui n'est pas propre au judaïsme mais peut aussi traverser le christianisme – ce pharisaïsme qui met sa confiance dans ses propres œuvres et s'en glorifie, est une religion d'exclusion de tous ceux qui ne lui ressemblent pas. Mais dans le Royaume des Cieux, au banquet des noces de l'humanité avec Dieu, pour Jésus, nul ne saurait être jugé, condamné, exclu, sur la base des apparences du péché car, aux yeux de Dieu, seules comptent les dispositions intérieures, celles d'humilité, de conscience de sa propre misère et d'ouverture au travail de sa grâce. Dans le Royaume des Cieux, « *il n'est pas question de l'homme qui veut et qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde* » (Rm 9, 16). Devant Dieu, nous ne sommes rien d'autres que ce que nous laissons sa grâce réaliser en nous. A nous de nous laisser faire ! Alors, au repas des noces éternelles, « *à l'assemblée des premiers-nés dont les noms sont inscrits dans les cieux* » (He 12, 23), Dieu pourra nous dire : « *Mon ami, serviteur bon et fidèle, avance plus haut et entre dans la joie de ton seigneur !* » (Lc 14, 10 et Mt 25, 21).